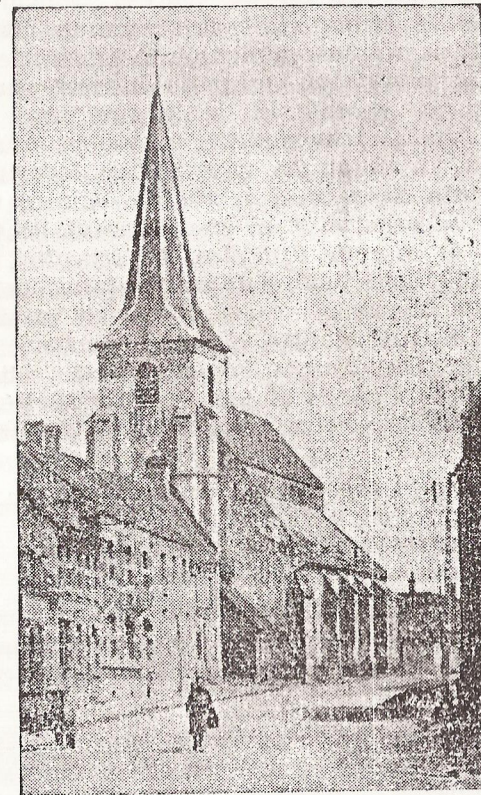


BLANGY-SUR-TERNOISE

**LA VOIX
DE SAINTE BERTHE**



**Bulletin de la paroisse de Blangy
et du Pèlerinage à Sainte Berthe**



CONSERVEZ CHAQUE NUMÉRO

PLANTATION DE CALVAIRE

le Dimanche 22 Août

Tout le monde sait à Blangy que Mme Gabet fait ériger un Calvaire, en souvenir de son fils Jean.

Jean est né en 1920 à Hardelot, où sa mère était alors receveuse des postes. Lorsqu'elle fut nommée au bureau de Bapaume, il alla au collège Saint Jean-Baptiste et y fit la communion solennelle. Le jeune homme aimait Blangy, où ses parents avaient leurs propriétés, d'où sa mère, née Eugénie Périer, est originaire et où elle a toujours de la famille. On y venait à la Sainte Berthe. M Gabet repose dans notre cimetière.

Les Allemands emmenèrent Jean en déportation. Quelle angoisse ! L'avis officiel de son décès porte qu'il est « mort pour la France en mai 1945 », sans plus de précision sur la date et sans aucune indication de lieu : coup terrible pour une mère dont la blessure est inguérissable !

Blangy est invité à remplir son devoir envers un martyr. Il saura apporter à une maman de chez nous le témoignage unanime de sa chaude sympathie.

Le Calvaire va se dresser rue d'Echimeux, sur un bien familial, dans la prairie que M. Gabet père préférerait et non loin de sa tombe.

La cérémonie aura lieu le 22 août, après-midi.

Jean est mort pour la France. Il est tout indiqué que la manifestation soit, non seulement religieuse, mais aussi patriotique. Au pied de la croix et à l'ombre du drapeau tricolore, les cœurs battront à l'unisson. Les cœurs des mères, avec celui d'une mère qui pleure et qui prie. Mais surtout les cœurs virils des anciens et des futurs soldats, des sociétaires du village et des environs, puisque la vie de Jean Gabet a été fauchée pour cause de guerre.

LE PÈLERINAGE DU ROSAIRE à Lourdes aura lieu du 4 au 10 octobre. Voir l'affiche.

Grand'Messes d'AOUT : Le 8, pour M. et Mme Debuire ; le 15, pour Mme St-Jean et Jeannine ; le 22, pour ~~Louis Mouton et Françoise Frasson~~ ^{Jean} ; le 29, pour Eliane Herman. — de SEPTEMBRE : le 5, pour Charles Dézandré, fils et père ; le 12, pour Angèle Morgant.

RECONNAISSANCE. — M. le Curé remercie très cordialement les familles qui ont contribué au ravitaillement du presbytère pendant la Neuvaine.

CARREL et LOURDES

Le docteur Robert Soupault vient de publier une vie d'Alexis CARREL. Sans vouloir entrer dans les polémiques que suscite parfois le nom de CARREL, reproduisons le récit de sa rencontre, à LOURDES, avec le surnaturel. Il y a là un témoignage d'un homme sincère et d'un savant qu'on ne peut écarter d'un revers de main :

Un jour de Mai 1903, un ami qui devait, comme médecin, convoier les malades du grand pèlerinage de Lourdes, en est brusquement empêché. Il demande à Carrel s'il veut le remplacer. Celui-ci réclut. *Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas profiter de l'occasion qui s'offre pour se faire une idée personnelle à propos d'une question si passionnément débattue ?*

« On a toujours refusé systématiquement d'étudier ce qui se passe à Lourdes. Pourquoi ne pas essayer ? S'il n'y a rien, la perte de temps ne sera pas grande. Si, d'aventure, il y a un effet réel, quelle qu'en soit la cause, ce serait un fait qui, constaté de façon scientifique, aurait un intérêt considérable ».

Il accepte avec empressement et part.

LE VOYAGE

D'abord déçu, irrité de ne pouvoir étudier les « cas » avant la mise en route, il le fait dans le train. Après avoir compulsé les dossiers, il monte aux stations dans les wagons sans couloir, encombrés de malades. Il distingue sur un matelas, une jeune fille à la face exsangue, crispée, aux lèvres mauves. Malade depuis huit mois, hospitalisée, son état a été jugé désespéré et toute intervention écartée. Au cours de cet exode singulier, pittoresque, aux cent stations (un vrai chemin de croix pour les malheureux moribonds), et qui dure presque 48 heures (ô les chemins de fer d'il y a 50 ans), il passe au milieu des prêtres, des infirmières ou pseudo-infirmières, des familles, avec leurs bouteilles, leurs filets, leurs paniers de provisions. Au milieu de la nuit, on fait appel à lui pour divers cas d'urgence. A l'aube, il doit se rendre auprès de la petite Marie Bailly qu'il a déjà aperçue sur son matelas. Elle sort d'une syncope. « Jamais, je ne pourrai arriver à Lourdes », gémit-elle avec angoisse. Dans le bras pâle et décharné, Carrel fait une piqûre de morphine. Puis il l'examine : l'abdomen est luisant, gonflé, distendu par des masses solides, avec, au centre, une poche liquide, aspect typique de péritonite tuberculeuse. La peau est brûlante, le pouls mou, la respiration superficielle, les jambes enflées. Les antécédents de la jeune fille ne laissent pas de doute sur son hérédité : Père mort de « crachements de sang », mère morte de bronchite chronique et elle-même a eu une pleurésie fibreuse, deux ans auparavant. Aucun médecin, devant ce tableau, n'aurait l'ombre d'une hésitation de diagnostic.

Carrel note : « Sous les extravagances de certains journaux catholiques, il y a sans doute des cas dignes d'une étude curieuse... Ce terrain vierge encore est tentant ».

LE PROBLÈME

Lui, médecin, est venu sans dessein que d'être un bon instrument enregistreur, visitant les malades « avant » et « après ».

Il rencontre un de ses camarades de collège, brancardier bénévole, homme d'une foi simple et profonde.

« *Quelles sont les guérisons qui, si tu les constatais, te convaincraient ?* ». — « *La guérison brusque d'une maladie organique, une jambe coupée se refaisant, un cancer disparaissant, une luxation congénitale réduite tout à coup... Alors seulement, il serait permis d'accepter l'influence d'une puissance surnaturelle... Tiens, si MARIE BAILLY guérissait, je me convertirais* ». — « *Alors, prends garde...* ».

LE CAS TYPIQUE

Carrel va revoir Marie Bailly. Inerte, les membres squelettiques, froids et livides, les yeux ternis, enfoncés dans leurs orbites, les lèvres fuligineuses, le pouls battant à 150, la respiration à peine perceptible. — Contre l'opinion formelle de Carrel, on transporte la jeune fille aux piscines — « *pour, dit-il, tenter l'impossible prodige DE LA RÉSURRECTION D'UNE MORTE* ». Au dernier moment, on redoute de la baigner et l'on se contente de quelques lotions sur le ventre. Carrel est là avec son flacon d'éther et sa seringue de Pravaz. A la Grotte, s'élèvent les litanies ferventes. Carrel ne quitte plus des yeux la moribonde.

LA GUÉRISON MIRACULEUSE

Tout à coup, il lui semble que l'aspect de la figure se modifie, que les reflets blêmes disparaissent, que le ventre diminue : « *Je suis halluciné* » se dit-il, et sur sa manchette, il inscrit l'heure exacte de l'observation : 2 h. 40. — Puis, il est frappé par le regard lumineux, extatique de la jeune fille qui cherche à se soulever. Il va près d'elle, prend son pouls ralenti à 80, palpe le ventre devenu souple et dépressible, lui demande : « *Comment vous sentez-vous ?* » et s'entend répondre tout bas, mais distinctement : « *Je sens que je suis guérie* ». — Elle était guérie et resta guérie. Elle entra, l'année même, en religion, le 6 décembre 1903, où elle servit jusqu'à sa mort, le 22 février 1937.

LA FOI

Quant à Carrel, il se cabra encore contre l'impression violente. Il lui déplaisait d'être mêlé à une histoire de miracle.

Et pourtant, il ne pouvait ni dénaturer, ni se dérober. Loyalement, comme toujours, il signa son témoignage. Il fit plus. Il laissa publier son observation dans la presse, ce qui ne fut pas sans susciter de bruyantes oppositions.

En 1937, Alexis Carrel approchait seulement de la conversion définitive. Il mourut le 5 novembre 1944.

A Mgr Hamayon qui l'avait confessé et communiqué, il disait : « *C'est à l'heure où l'on va mourir que l'on sent le néant de toute chose. J'ai atteint la renommée. Dans le monde, on parle de moi, de mes œuvres, et je ne suis qu'un petit enfant devant Dieu, un pauvre enfant* ».

LES PREMIERS PAS D'UN SAINT

Le vicaire de Tombolo : Don Giuseppe... Saint Pie X

« *Maman, j'ai été nommé chapelain de Tombolo. Le pays ne me plaît pas, car il est mauvais. Mais j'obéis et ça ira* ». ...Don Giuseppe avait alors 23 ans. C'était en 1858. Il devait rester 9 ans dans ce Tombolo qui s'en souvient toujours...

Le premier trait que les *Tombolani* aimèrent dans leur vicaire, ce fut sa bonté, une bonté déjà *invraisemblable*, jointe à un charme naturel, une parfaite simplicité de manières, empreinte de réserve et dignité : respect inné des personnes, sentiment très vif de la présence divine en chaque âme rencontrée.

Cette bonté du jeune vicaire, spécialement pour les pauvres, fut très vite légendaire. *Sa paroisse s'en souvient encore...* Un jour, il reçut pour honoraires d'un panégyrique prêché aux environs, un *Napoléon d'or*. Il rencontra un pauvre. Ce n'était pas dans sa manière de faire de la monnaie, il rentra sans un centime.

Le plus simplement du monde, sans phrase, sans théorie, sans slogan, il allait au peuple avec son cœur ; et d'emblée, trouvait les mots qui font du bien. Il excellait dans la visite des malades, patient à écouter leurs plaintes, ingénieux à soulager, à comprendre. Il savait, avec les enfants et jeunes gens, *organiser les loisirs*, disons simplement, inventer des distractions et volontiers, plein d'entrain, joyeux et digne, il se mêlait à leurs jeux. Les *parties de boules de Don Giuseppe* sont demeurées célèbres au pays.

**

...Tous ses devoirs de vicaire, il les remplit avec un soin parfait. Il faut parler de zèle exceptionnel, de dévouement sans mesure. Les journées se passent au soin du troupeau, les nuits s'écoulent dans la prière et à l'étude. Tard dans la nuit, la fenêtre de la pauvre et froide chambre qu'habite le vicaire chez le vieux maître maçon Francesco Beghetto est encore éclairée et s'allume tôt le matin.

— *Vous ne dormez donc jamais dans votre lit, don Giuseppe ?* lui demande un jour Philomène Constantini, la nièce du curé de Tombolo.

— *J'étudie beaucoup*, répond en riant don Giuseppe ; *je confesse très tard et je dors quatre heures, ce qui m'est largement suffisant. « Il était maigre comme un fuseau », ajoutait la bonne femme, « il mangeait à peine ce qui lui était indispensable pour ne pas mourir de faim... Ne s'arrêtant jamais, toujours occupé à faire quelque bien pour les autres, il était le mouvement perpétuel — il moto perpetuo ».*

...« La messe célébrée — écrit Mgr Marchesan — et il la célébrait de grand matin, avec une émouvante piété, mais sans aucune singularité, il se mettait bientôt au confessionnal, s'il y avait des personnes à confesser, puis il retournait à sa chambre pour étudier ». Qu'étudiait-il ? La Sainte Ecriture, la Théologie, le Droit Canon, les Pères et les Docteurs de l'Eglise.

...Les habitants de Tombolo juraient sans vergogne ; aux remontrances de leur vicaire, ils répondaient gentiment que c'était inévitable, indispensable même avec les bestiaux. Un jour, quelques-uns causant avec leur vicaire, déploraient de ne pas savoir lire. « Voulez-vous une école du soir ? » demande brusquement don Giuseppe.

— Oh ? pour ça, oui ! répondent-ils en chœur. Mais que vous donnerons-nous, don Giuseppe, pour vous remercier ? — Pas d'argent, mais vous ne blasphemerez plus. — Marché conclu ». Sans doute quelques jurons durent encore leur échapper, mais l'amélioration devint très vite sensible ; qui n'eût voulu faire plaisir à un ami si dévoué, qui, à tout le reste, ajoutait encore la charge de fabriquer lui-même le mobilier de l'école et d'apprendre l'alphabet ?

Il lui advint de réagir moins doucement. Un jour, de jeunes paroissiens se prirent de querelle, agrémentant leur rixe de copieux blasphèmes. Don Giuseppe les entend ; ne pouvant plus le supporter, il bondit au milieu des combattants et d'une poigne vigoureuse leur administre une raclée aussi efficace qu'imprévue... Ils ne lui en tinrent aucune rigueur.

... Sa méthode pourtant était autre. Déjà très ferme, elle était pénétrée de douceur et de charité... Il donnait surtout aux catéchismes un soin tout particulier... Il prêchait aussi beaucoup, et toujours l'Evangile, « lumineusement, avec une force tendre », en homme accoutumé à méditer et à vivre le livre divin. Et ses paroissiens aimaient fort à l'entendre prêcher, car il avait la parole facile, vivante et chaude, la voix belle, sonore et limpide.

...Les gens de Tombolo, redoutant de le perdre, disaient : « Il est trop bien pour nous. Comment nous le laisse-t-on ? ».

De son côté, Don Constantin, son curé, ne tarissait pas d'éloges sur son vicaire. Il écrivait à un ami :

« Mon vicaire est un Saint... il me paraissait appelé seulement à la plus haute destinée dans l'Eglise, je me trompais : il est appelé à la meilleure place dans le ciel ».

Voilà un curé qui ne s'est pas trompé sur son vicaire, pas plus sur son destin temporel que sur l'éternel. Le cas méritait-il d'être souligné ?

C'est, en tout cas, ce qu'a fait le Souverain Pontife, en canonisant le vicaire de Tombolo... qui devait devenir le Pape Pie X.